

Vision d'ensemble

Depuis le début des années 2000, Sarah Venturi questionne les limites des genres et des techniques artistiques pour faire apparaître des continuités entre des événements, des époques, des pratiques souvent séparées par des habitudes culturelles ou des définitions trop limitatives. Cette démarche est particulièrement explicite dans *Légende Dorée* où l'artiste investit la sculpture vivante, forme populaire revendiquée aussi bien par des artistes comme Gilbert & George que par des acteurs de rue posant en momie devant le musée du Louvre. Dans cette performance, l'artiste constitue et incarne elle-même une collection de postures où Bartholdi voisine avec l'Égypte ancienne, un funambule d'Alain Séchas avec un Shiva dansant, la statuaire grecque classique avec des poses inventées. Dans cet ensemble, la chronologie, le style, la provenance géographique sont indifférents. Il importe plutôt d'apprécier comment ces références peuvent cohabiter dans un même espace et dans un même corps. Cette continuité entre des situations artistiques peut également être explicitée entre les êtres vivants et engage alors une réflexion anthropologique et biopolitique. Ainsi, dans *Sang pour sang pur sang*, du sang de porc est utilisé pour réaliser une peinture murale dans l'espace public, puis une série de tableaux. Le sang de cet animal sur lequel se cristallise toutes sortes de préjugés négatifs, se révèle à l'usage indiscernable du sang d'un autre animal ou de celui d'un humain. Dans la simple présence des rouges et des bruns, le tableau de sang peut aussi bien s'apprécier comme un travail purement formel que comme l'expression la plus directe de la réalité organique, zone poreuse entre la vie et la mort. Les *Monogold*, couvertures de survie montées sur châssis, prolongent cette relation entre forme et existence en plaçant sur un même plan la radicalité de la peinture monochrome et un matériau dont la fonction est de protéger le corps. Si la vie est directement en jeu, ce n'est pas d'une manière militante ou à travers des mots d'ordre mais d'une manière méditative rassemblant les êtres et les choses en les vidant de significations et d'usages déterminés. Ce qui introduit la séparation, c'est la fixation d'un sens, d'une identité, d'une fonction, un trop plein de soi-même. Dans une série de peintures à l'eau intitulées *Feu*, des images peintes à partir de photographies appartenant aussi bien au domaine de la vie privée qu'à l'actualité, mais aussi des portraits d'artistes, s'enflamment, parfois jusqu'à rendre les éléments de la composition totalement non identifiables. Cette représentation du feu qui menace ou efface le contenu figuratif du tableau, se donne simultanément comme un incendie et une fête chromatique célébrant la passion, le détachement, l'intensité des rouges, des jaunes, des orangés. La consommation des images vide les œuvres de sens et libère une énergie puissante, celle de la couleur, du dessin, mais aussi, dans d'autres travaux, celle du corps, de la voix, de l'esprit. Dans la performance *AHA*, cette syllabe scandée sans interruption par l'artiste, accompagne une longue danse rotative conduisant à la transe et à un jeu de vocalisation où le rire, la plainte, la respiration, l'enthousiasme, la surprise et bien d'autres nuances s'enroulent dans un même continuum. L'amplitude du mouvement et du son enveloppe une multiplicité de possibilités qui empêche les idées et les sentiments de s'arrêter à une définition restreinte. Si l'intention est de permettre à l'être de se manifester dans son ensemble, elle passe paradoxalement par un procédé soustractif faisant disparaître le sens littéral pour activer d'autres dimensions de la perception. Ainsi dans une partition musicale intitulée *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, le texte original est entièrement noirci à l'exception des lettres composant les mots do ré mi fa sol la si. Ce geste peut être interprété comme une blague, une transgression, une façon de congédier un écrit censé depuis deux siècles et demi promulguer universellement des liens d'égalité. Mais cette « musique cachée » du texte contient aussi la possibilité que ces mots restés lettres mortes résonnent autrement dans cet ensemble ouvert, hasardeux, multidimensionnel, auquel donne forme le travail de Sarah Venturi.

Cyril Jarton, Marseille, janvier 2017

Artiste-écrivain et critique d'art